

BERTRAND RUSSELL

Pourquoi je ne suis pas chrétien

(1927)

Préface

J'ai une dette de reconnaissance à l'égard du professeur Paul Edwards, de l'université de New York. C'est lui en effet qui a pris l'initiative de réunir dans cet ouvrage les textes qui en font la matière, conçus et rédigés en des époques très différentes, et qui tous ont pour sujet la théologie. Je lui suis tout particulièrement reconnaissant de ce qu'il m'a donné l'occasion de réaffirmer mes convictions sur des problèmes essentiels.

Un bruit s'est répandu ces dernières années selon lequel je serais devenu moins hostile à l'orthodoxie religieuse que je ne le fus autrefois. Ce bruit est dénué de fondement. Je considère sans exception les grandes religions du monde – le bouddhisme, l'hindouisme, le christianisme, l'islamisme et le communisme – comme fausses et néfastes. Il est donc logique de considérer, puisque ces religions diffèrent, qu'il ne saurait y en avoir plus d'une, parmi elles, qui soit vraie. L'on peut admettre au surplus que la religion adoptée par un individu est celle de la société dans laquelle il vit.

Les scolastiques ont inventé de prétendus arguments logiques prouvant l'existence de Dieu, et ces arguments, ou d'autres du même genre, ont été acceptés par maints philosophes éminents. Mais la logique à laquelle se réfèrent ces arguments traditionnels relève de l'ancienne logique aristotélicienne qui est actuellement réfutée, pratiquement, par tous les logiciens à l'exception de ceux qui sont catho-

liques. Il est un de ces arguments qui n'est pas purement logique. Je veux parler de l'argument de la finalité. Cet argument, cependant, fut réfuté par Darwin ; et en tout cas il ne pouvait être pris en considération sur le plan logique qu'au prix de l'abandon de l'omnipotence divine. La logique mise à part, il existe à mes yeux quelque chose d'un peu étrange dans l'échelle des valeurs morales de ceux qui croient qu'une divinité toute-puissante, omnisciente et bienfaisante, après avoir préparé le terrain demeuré pendant des millions d'années à l'état de nébuleuses privées de toute vie, se considérerait parfaitement récompensée par l'apparition finale d'Hitler, de Staline et de la bombe H.

La question de la vérité d'une religion est une chose, celle de son utilité en est une autre. Je suis aussi fermement convaincu de la nocivité des religions que je le suis de leur fausseté.

Le mal que provoque la religion est de deux sortes. L'une dépend du genre de croyance que l'on estime devoir lui accorder et l'autre des dogmes particuliers auxquels on croit. En ce qui concerne le genre de croyance, on considère comme bon d'avoir la foi – c'est-à-dire d'avoir une conviction que ne peut ébranler une preuve contraire. Ou, si la preuve contraire provoque le doute, on considère que la preuve contraire doit être supprimée. Sous de pareils prétextes, on défend aux jeunes d'assister à des discussions : en Russie, en faveur du capitalisme ; en Amérique, en faveur du communisme. Voilà qui conserve intacte la foi de l'une et de l'autre partie et qui conduit à une guerre de destruction mutuelle. La conviction qu'il est important de croire ceci ou cela, même si une libre recherche venait à détruire cette foi, est commune à presque toutes les religions et inspire tous les systèmes d'éducation étatiques. Il en résulte que l'esprit de la jeunesse est rabougri, plein de fanatisme et d'hostilité, à la fois envers ceux qui sont la

proie d'autres fanatismes et, de façon encore plus virulente, envers qui s'opposent à tous les fanatismes. L'habitude de fonder les convictions sur des preuves, et de ne leur accorder de certitude que dans la mesure où elles sont garanties par des preuves, guérirait, si elle devenait générale, la plupart des maux dont souffre le monde. Mais, en ce moment, dans la plupart des pays, l'éducation tend à empêcher que s'épanouisse une telle habitude et les hommes qui refusent d'enseigner la croyance en un système de dogmes sans fondement ne sont pas considérés comme dignes d'instruire la jeunesse.

Les maux qui précèdent sont indépendants de la croyance en question et se retrouvent également dans toutes les croyances qui s'en tiennent au plan dogmatique. Mais il existe aussi, dans la plupart des religions, des principes spécifiquement éthiques qui causent un mal réel. La condamnation par le catholicisme du contrôle des naissances, s'il venait à s'imposer, rendrait la suppression progressive de la misère et l'abolition de la guerre impossibles. Les croyances hindoues, qui accordent un caractère sacré à la vache et qui affirment qu'il est immoral qu'une veuve se remarie, causent des souffrances absolument inutiles. La croyance communiste en la dictature d'une minorité de vrais croyants a provoqué des abominations sans nombre.

On nous dit parfois que seul le fanatisme peut donner de l'efficacité à un groupe social. Je considère ce point de vue comme absolument contraire aux enseignements de l'histoire. Mais en tout cas, ceux-là seuls qui se prosternent comme des esclaves devant la réussite peuvent trouver que l'efficacité est admirable indépendamment de l'accomplissement auquel elle tend. Pour ma part, je pense qu'il vaut mieux faire un peu de bien que beaucoup de mal. Le monde que j'aimerais contempler serait un monde libéré de la brutalité des groupes hostiles et capable de

comprendre que le bonheur de tous résulterait plutôt de la coopération que du conflit. J'aimerais contempler un monde dans lequel l'éducation viserait à libérer l'esprit de la jeunesse plutôt qu'à l'emprisonner dans une armure de dogmes destinée à le protéger, tout au long de son existence, des flèches de la preuve objective. Le monde a besoin de cœurs ouverts, d'esprits ouverts, et ce n'est pas au moyen de systèmes rigides, anciens ou nouveaux, qu'on risque de les obtenir.

Bertrand Russell

Pourquoi je ne suis pas chrétien

Conférence donnée le 6 mars 1927 à l'hôtel de ville de Battersea, sous les auspices de la National Secular Society.

Traduction de Guy Le Clech, Jean-Jacques Pauvert, 1960

Les Amis de Bartleby, octobre 2023

lesamisdebartleby.wordpress.com